

de l'esprit français si bien retrempé dans la chevalerie du vaudeville, et je gagnai la rue.

C'était l'heure du départ pour Cologne : impatient de découvrir le Rhin, je m'acheminai vers la station du chemin de fer à travers des rues tirées au cordeau, bordées de maisons roses et propres, revêtues pour la plupart d'un cailloutage simulant de granit. Dès que je fus arrivé au bureau des voitures, les employés de l'administration, mi-partie de Prussien et de Belges, se hâtèrent de me demander, non mon passe-port, mais où en était chez nous la question des jésuites. Il fallut leur improviser un premier-Paris du *Constitutionnel* qui parut les réjouir infiniment. Ces sortes de renseignements sont sollicités partout, et par les gens du peuple. Ici, comme en Belgique, les basses classes sont fort occupées de politique ; ce texte éternel des esprits lourds et de l'oisiveté loquace les captive et les stimule. Ils se font à cet égard des illusions réjouissantes ; la plus singulière est celle qui leur représente les trois pouvoirs de la France aux genoux de M. Eugène Sue, attendant ses lumières, pratiquant ses théories, et prenant le *Juif errant* pour manuel d'économie politique. La contrefaçon reproduit ce livre sous tous les formats, depuis l'in-4o solennel jusqu'à l'in-18 en papier d'almanach que l'on débite à quarante centimes. Pour peu que le célèbre romancier soit affamé de banquets et d'ovations, il n'a qu'à promener sa gloire à travers les Flandres ; le veau rôti le cherchera sans cesse, et les populations empressées détèleront ses chevaux à la porte des villes.

La cloche du chemin de fer me délivra de ces politiciens fastidieux, et bientôt nous commençâmes à franchir ces grandes plaines monotones qui séparent Aix-la-Chapelle de Cologne. J'avais d'abord le projet de descendre à Dusseldorf, mais le pays que nous traversâmes a un aspect si tristement septentrional que je ne me sentis pas le courage de l'affronter longtemps. A travers ces terrains bas, marécageux, entremêlés de joncs, de saules nains et de houblons, on songe involontairement aux steppes de la Russie ; ce sol blême semble attendre la neige et en avoir conservé les reflets ; ça et là des flaques vertes réfléchissent un ciel houleux ; les oiseaux sont rares, le silence est partout, et l'on n'aperçoit dans les champs que quelques cigognes mélancoliques. A deux lieues de Cologne, on arrive au point culminant d'un plateau peu élevé, et, après avoir passé entre deux maisons de campagne chargées de fleurs dont les murs sont drapés, et au milieu desquelles s'épanouissaient comme en famille deux ou trois têtes blondes de jeunes filles, on découvre tout à coup le Rhin, fuyant à perte de vue sur la droite, couché sur l'herbe qu'il semble fouler à peine, entre deux rives si bien applaties, qu'il paraît non pas enfermé dans son lit, mais déroulé sur le sol comme une immense pièce de moire gris de perle. L'œil le perd dans les brumes lointaines au fond desquelles il se confond avec elles. Deux ou trois clochetons épars dans la plaine attirent l'attention, parmi lesquels on distingue une sorte de tour massive, coiffée d'un objet si étrange, que, de cette distance, on ne saurait l'assimiler qu'à un pot dans lequel est plongée la hampe d'un pinceau. Cet objet est la cathédrale de Cologne, dont la tour inachevée porte depuis deux siècles la tige inclinée d'un énorme pied-de-chèvre.

II.

Pour se rendre du débarcadère de Cologne au quartier où se trouvent la plupart des hôtels, il faut traverser toute la ville, qui est d'une étendue fort grande, remplie de monde, et dont les rues sont bordées de maisons anciennes pour la plupart, ayant pignon

sur le devant, et d'une architecture très ornée. Ce premier aperçu de la cité d'Agrippine est séduisant ; les rues forment un dédale tout-à-fait imprévu, et se distinguent par une variété charmante. La première observation qu'il me fut donné de faire, des hauteurs de l'omnibus au sommet duquel on m'avait juché, fut celle-ci : presque tout le monde, à Cologne, se nomme *Farina*, et plus ou moins Jean-Marie, mais inévitablement J.-M. Farina. Tous ces *Farina*, vous le devinez, sont parfumeurs. Chacun d'eux a trouvé moyen de faire savoir, sur son enseigne, qu'il est le seul descendant autographe du véritable inventeur de l'eau de Cologne, et d'insinuer par là que ses rivaux sont des faussaires. Leurs arguments à tous m'ont paru également concluants. L'un exorne sa boutique d'un portrait vénérable, encadré dans une perruque superbe, autour duquel serpente une légende. Un autre a peint un voyageur au long cours, vêtu à la Louis XV, qui débarque en tendant les bras à la terre à laquelle il semble dire ; ô terre trois fois heureuse, je t'apporte la félicité des cieux en bouteille ! Un troisième a fait peindre la maison de Farina l'ancien ; celui-ci se met sous la protection de la pourtraiture d'un alambic à vieille encolure cabalistique, ... à preuve. Celui-là, paysagiste, offre une vue de la ville de Cologne, telle qu'on la voit sur les plus anciens flacons. Il en est qui se bornent à de grands tableaux de littérature probante, en lettres jaunes sur fond bleu, dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir ; et tous d'ajouter : *au seul véritable, ... l'unique neveu, ... le descendant du filleul, ... le véritable acquéreur, ... etc., etc.*

Chacun de ces industriels possède, parmi les *facchini* du port ou du débarcadère, et parmi les garçons de place, des créatures qui s'emparent des étrangers, se disputent l'honneur de les conduire *au bon coin*, vantant leurs patrons respectifs, et montant parfois l'enthousiasme de leurs plaidoiries contradictoires, jusqu'à la preuve à coups de poing. Ceci prouve que le nombre des badauds est infini. Ce commerce est très considérable dans tout le nord : on trouverait difficilement en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Suisse et dans toute l'Allemagne, un rouleau d'eau de Cologne portant une autre adresse que celle de l'un de ces seuls vrais *Farina* plus ou moins (Jean-Marie).

Je me suis laissé conter que la première concurrence qui atteignit l'inventeur de la chose en question, eut pour auteurs des gens qui débutèrent par parcourir l'Italie dans le but d'y aviser un homme du nom de Farina. C'est au milieu d'un champ où il gardait des moutons, qu'ils rencontrèrent ce mortel prédestiné. On le dégrasse, on paye son nom fort cher, on le commande, on le fait roi fainéant d'une boutique superbe, et trois Farina pur-sang en expirent de douleur.

Cette singularité, de trouver à Cologne autant d'eau de Cologne me frappa comme un fait unique. J'avais demandé des choux de Bruxelles dans la capitale de la Belgique où ils sont inconnus. Je savais qu'on ne trouve pas de laitage en Suisse, point de pêches à Montreuil, guère de raisin dans les sapins de Fontainebleau ; que Montmorency n'a des cerises que les jours où il en va chercher au marché des Innocents où on les fabrique ; que Romainville est sans lilas et Fontenay sans rose ; l'expérience m'avait montré combien le poisson est rare au bord de la mer, et que les huîtres d'Ostende naissent au rocher de Cancale qui n'existe presque plus, même à Paris. De telles épreuves rendent incroyables, et je l'étais ; l'eau de Cologne m'a vaincu.

Je me livrais à ces réflexions, bien plus importantes qu'on ne le pense, développant avec complaisance le côté inutile de la question, soin si fort recommandé aux écrivains, aux orateurs politi-